

# JOURNAL DES DAMES

## ET DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.<sup>e</sup> pour l'expédition.*

*En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.<sup>o</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N<sup>os</sup> 367 à 385.*

P A R I S.

Ce 27 Février 1813.

Le parterre d'autrefois, sévère quand on l'ennuyoit, étoit au moins assez bon pour se laisser amuser, et tenoit compte à un auteur, même des efforts qu'il faisoit pour lui plaire. Le parterre de nos jours ne se laisse pas entraîner aussi facilement, il ne veut rire qu'avec connoissance de cause, et il prétend non seulement qu'un auteur l'amuse, mais qu'il lui rende compte des moyens qu'il a employés pour être comique et moral en même temps. Quelle invention y a-t-il dans le *Méchant*? Le style seul a fait vivre cette pièce, et a suffi à l'immortalité de Gresset. Aujourd'hui nous ne sommes pas si bonnes gens, et nous n'accordons pas nos suffrages à si bon marché. Pour qu'un auteur réussisse, il faut qu'il ait créé ses caractères, son sujet, qu'il ait dessiné toutes ses scènes; on lui demandera bientôt d'inventer jusqu'au costume des acteurs et de peindre les décorations du théâtre: et pour peu que cela dure, un homme de lettres, avant d'obtenir les applaudissemens du public, sera forcé de venir en scène, et de dire: « Messieurs, pardon, si j'ai de l'esprit ou du génie, mais gardez-vous de croire que j'en aie autant que mon ouvrage pourroit le faire présumer: tout ce que vous allez voir ou entendre, n'est pas précisément sorti de mon cerveau; je ne serois qu'un sot, si je n'avois la Térence, Lesage et Labruyère. Je vous fais mes excuses d'avoir consacré plusieurs veilles à parcourir les théâtres des nations voisines. L'idée de ma pièce m'est venue de la lecture d'une comédie allemande; j'ai imité une scène de Shakespear, j'ai entendu dire dans la société, en prose, plusieurs choses que j'ai traduites en vers, enfin les caractères ne sont pas de mon invention, je les ai pris tout bonnement dans la nature. Vous voyez bien, Messieurs, que je ne suis pas un homme si extraordinaire: tel d'entre vous, qui eût voulu en prendre la peine, en auroit fait autant; écoutez donc mon ouvrage sans prévention, amusez-vous sans conséquence, et ne voyez pas de mauvais œil les peines que j'ai prises, les



efforts que j'ai faits pour tâcher de vous faire passer quelques momens agréables. »

Telles sont les réflexions que nous a inspiré la lecture d'une lettre de l'auteur de *l'Intrigante*, où il prévient le public qu'une pièce allemande, intitulée *pas plus de six plats*, lui a donné l'idée de la comédie qu'il va faire représenter incessamment au Théâtre Français. Cette déclaration qui n'a rien que de louable de la part de l'auteur, étoit-elle nécessaire ? Les étrangers ne mettent-ils pas tous les jours notre littérature à contribution, avec cette différence peut-être qu'ils défigurent nos bons ouvrages, et que nous embellissons leurs informes productions !

Les journalistes finiront par être les meilleures gens du monde, car qu'un ouvrage les instruisse ou les amuse, ils n'en demandent pas davantage.

Au reste, les bons auteurs doivent se consoler et ne pas rougir d'avouer les sources où ils ont puisé, de déclarer qu'ils ont lu, imité, traduit même les bons modèles. On ne demande pas aux hommes de lettres de la Montansier où ils ont pris toutes les niaiseries qu'ils font débiter à Brunet; leurs pièces sont courues, fêtées, applaudies, et ils iroient à l'immortalité sans passeport, s'ils ne mouraient pas tous en route!

La coëffure à la chinoise constitue définitivement la grande toilette, et la coëffure à l'enfant est le signe du demi-négligé. Qu'on se figure tous les cheveux, depuis le front jusqu'à la nuque, rassemblés sur le sommet de la tête, et attachés aussi fortement que l'étoit le *catogan d'un ancien grenadier de Verdun* : la vue seule de cette coëffure qui n'a rien d'ailleurs de très-agréable, inspire un sentiment triste par l'idée des souffrances qu'elle doit causer. Cependant toutes nos belles l'ont adoptée, elles en supportent tous les inconvénients avec intrépidité. Il n'y a que les petites filles qui ont plus de franchise que d'amour-propre que l'on voit pleurer quand l'artiste les coëffe à la chinoise ; mais la maman les console en leur répétant ce vieux proverbe : Mademoiselle, il faut savoir souffrir quand on veut être belle.

Dans la coëffure à l'enfant, plus simple et plus naturelle, les cheveux sont tout bonnement partagés sur le front, et divisés en grosses boucles tout autour de la tête. Mais cette simplicité qui devrait en faire le charme et en prolonger l'usage, sera précisément le motif qui la fera bientôt abandonner. On peut se coëffier soi-même à l'enfant, la main de l'artiste est nécessaire quand il s'agit d'une coëffure chinoise ; et le moyen d'être bien coëffé si la main de l'artiste n'a point passé sur votre tête !

Telle est la cause et l'origine de la plupart de nos modes si incommodes et si bizarres. Le riche a de l'or, le pauvre a de l'adresse, et l'adresse et l'industrie lèvent toujours des contributions sur la fortune.

Elleviou a donc paru *pour la dernière fois*. Ces mots terribles



étoient gravés en toutes lettres sur l'affiche de Feydeau, et ont produit tout leur effet sur l'esprit des bons Parisiens. A deux heures toutes les avenues du théâtre étoient encombrées, on se pressoit, on se fouloit, on se battoit, c'étoit à qui pourroit gagner l'entrée du temple de Polymnie, et recevoir les adieux du plus cher de ses favoris. Un air de mélancolie régnoit sur tous les visages, on eût dit que la foule empressée alloit jeter un dernier regard sur une terre infortunée que le soleil éclairait pour la dernière fois : cette métaphore nous est bien permise, un de nos confrères n'a-t-il pas appelé Ellevion *le soleil de l'Opéra-Comique* ?

Cependant ce théâtre malgré l'absence d'un de ses principaux acteurs, se flatte bien de ne pas devenir un désert, et pour repousser les ténèbres que fera naître l'éclipse du plus grand de ses astres, on dit que les sociétaires veulent avoir recours aux lumières des auteurs les plus distingués de la capitale.

LE CENTYEUX.

Et nous espérons que la sauce  
Vous fera manger le poisson.

C'est le *coup de fouet* du couplet d'annonce de la pièce nouvelle, aux Variétés.

Cadet-Roussel après trois ans de courses sur mer revient à Etrétat sa patrie ; mais à la vue du port il est assailli par une tempête épouvantable. Il fait naufrage, et nous ne devons plus le revoir s'il ne s'étoit trouvé là fort heureusement trois lurons bien éveillés qui voyant quelque chose sur le dos des vagues et s'imaginant que ce pourroit être un des dauphins de M. le Maoût, jettent leurs filets. . . Ils ramènent Cadet-Roussel.

Nos pêcheurs ne sont pas des pêcheurs ordinaires. Ce sont trois saltimbanques que la foire d'Etrétat avoit attirés. C'est Paillasse, Gilles et Pierrot qui s'écrient en tournant autour de leur capture :

— Oh ! le beau poisson, oh ! le beau poisson, c'est un esturgeon, un esturgeon royal ! . . .

— Moi, messieurs, quelle idée ?

— N'étois-tu pas tout à l'heure au milieu des flots ?

— Oui, sans doute.

— Ne t'avons-nous pas pris au filet ?

— Il est vrai.

— Eh bien ! n'est-ce pas dans la mer, n'est-ce pas avec un filet qu'on prend les esturgeons.

— Je ne puis le nier.

— Alors il est évident que tu es un esturgeon.

— Il n'y a rien à répliquer à cela.

Après cette explication on fait sauter dans un grand baquet, le poisson de nouvelle fabrique, et vite on l'emporte à la foire afin de le montrer pour de l'argent.

C'est le premier acte. *Ayuntamiento de Madrid*

Au second acte on voit les barraques de la foire. Nos jon-



gleurs ont barbouillé une pancarte qui représente Cadet-Roussel esturgeon.

Paillasse excite les curieux par des lazzi bien assaisonnés. La foule accourt, on paye, on entre, le rideau se lève.

O ciel ! Cadet reconnoît sa femme parmi les amateurs.

Transporté de joie et d'amour, il saute de son baquet et se précipite sur l'avant-scène.

Il faut vous dire qu'on lui a attaché une longue queue de poisson. Il a de plus une perruque et une belle barbe vertes. Affublé de la sorte, il ne ressemble pas mal à un dieu marin.

Pierrot court après lui pour le rattrapper ; Gilles lui fait sentir qu'il va anéantir la recette ; Paillasse le menace de lui faire un mauvais parti s'il ne reste poisson.

Cadet-Roussel ne veut plus rien entendre. Il arrache sa barbe postiche, sa femme lui coupe la queue et tout rentre dans l'ordre.

Je n'ai pas parlé d'un rôle de bailli que Pothier sait rendre fort plaisant.

L'ouvrage est d'une rare folie. C'est un mouvement perpétuel et qui ne laisse pas le temps de respirer.

Au total la pièce, quoiqu'elle ait pour sujet un poisson, fera fortune durant les jours gras. Elle rapportera plus qu'elle n'a coûté.

L'auteur est un Monsieur de la Ligne accoutumé à voir les spectateurs mordre à ses hameçons.

On dit qu'il nous donnera le *Bœuf-Gras* pour la mi-carême.

LE RÔDEUR.

## L'HOMME D'ORDRE.

### *Anecdote véritable.*

Il est beau d'avoir de l'ordre, beaucoup d'ordre, je dois le croire puisque mes parens ne cessent de me le répéter depuis que j'ai l'âge de raison, mais en attendant que j'en convienne formellement, qu'il me soit permis, à moi et à quelques vauriens de ma connoissance qui n'en avons guères, de nous égayer un peu aux dépens de ceux qui en ont trop.

Avant-hier soir, je sortois du Vaudeville; on me frappe sur l'épaule. — Eh ! c'est toi, mon cher Dorville ? De quel pays viens-tu ? Voilà, si je ne me trompe, un siècle que tu n'as visité la capitale. — Que veux-tu ? *il faut de l'ordre*; j'ai perdu une partie de ma fortune, je suis réduit à vivre dans mes terres. — En effet, je me rappelle que tu ne jouis guères que de 40 à 50 mille francs de rentes. — Tout au plus. — Comment t'es-tu décidé à venir à Paris ? — Grâce à mon troupeau de mérinos et à mon haras qui m'ont beaucoup rapporté depuis quelque temps, j'ai fait des économies. — Et tu viens les dépenser dans le séjour des plaisirs ? . . . — Une partie seulement, car *j'aime l'ordre* et je garde une poire pour la soif. — Enfin, nous voilà réunis, nous nous verrons, je l'espère. — Certes, et dès demain je veux que nous dinions ensemble. — Demain . . . je suis engagé. — N'importe, tu donneras la préférence à un ancien camarade. —

Soit, o  
l'Arbre  
mon co  
Adien.

Hier  
vient n  
C'est  
Monsie  
Depuis  
sieur a  
d'user  
au châ

Arriv  
petit he  
Que di  
en ront  
Serois-  
— Par  
vérité,  
semble  
dormeu  
ras jam  
route,  
fiacre.  
nons- r

Au m  
parent  
dernier  
plus or  
nous é  
comm  
sans att  
deux p  
fricand  
me reg  
un peu  
Dorvill  
une m  
les lévr  
cepend  
s'écrie  
d'une p  
le vin  
bu. . .

Com  
ne répi  
le dine  
s'achè  
Dorvill  
» 10 fr  
» qui a  
» je m



Soit, où demeures-tu? — A l'hôtel du Gaillardbois, rue de l'Arbre-Sec. — Je ne connois pas cela, mais c'est l'affaire de mon cocher. — Je compte sur toi — A 5 heures précises — Adieu.

Hier, à 5 heures moins un quart, le domestique de Dorville vient me rappeler la promesse que j'ai faite à son maître. — C'est toi, Comtois, pourquoi cet habit noir? — C'est que Monsieur a eu un héritage. — Il y a deux ans, je le sais. — Depuis 18 mois le temps du deuil est passé, mais comme Monsieur a beaucoup d'ordre. — Eh bien? — Il veut que j'achève d'user à Paris mon habit que je ne mettois que le dimanche au château.

Arrivé chez Dorville, je le trouve dans la petite cour de son petit hôtel de Gaillardbois, occupé à faire laver un bockey. — Que diable fais-tu là? — Tu le vois, mon bokey a été abymé en route, je le fais remettre à neuf, *il faut avoir de l'ordre*. — Serois-tu venu là dedans? — En trois jours, avec un seul cheval. — Par un froid de dix degrés. — Il faisoit un peu froid, à la vérité, mais j'avois pris mes précautions. — La meilleure, il me semble, pour ne pas geler, étoit de te mettre dans une bonne dormeuse, et de prendre la poste. — Pauvre Alexandre! *tu n'auras jamais d'ordre*! Songe-donc que j'ai épargné les frais de route, et qu'ici, avec mon bockey, j'épargnerai les courses de fiacre. — Un bockey dans l'hiver! c'est délicieux! Mais où dinons-nous? — Chez Véry. — Partons.

Au moment où nous allions monter en voiture, arrive Ernest, parent de Dorville. — Sois le bien venu, mon ami, lui dit ce dernier, tu vas venir dîner avec nous, plus on est de fous, plus on rit. — Volontiers. — On part, un quart-d'heure après nous étions à table. Mes amis, nous dit Dorville, souffrez que je commande le dîner, je ferai en sorte que vous soyez contents; et sans attendre notre réponse, il s'empare de la carte. — Garçon, deux potages au pain, bœuf aux choux, côtelettes à la minute, fricandeau, vin ordinaire. — Le garçon habitué à me servir, me regarde en souriant, dispaçoit et revient bientôt, chargé des mets un peu bourgeois qu'on lui a commandés. Tu ne mange point me dit Dorville. — Je n'ai pas d'appétit. — Je vais le réveiller. Garçon, une moitié de poulet, des épinards, du macaroni! Je me pince les lèvres pour ne pas éclater; Ernest en fait autant, et s'évertue cependant jusqu'à parler de vin de Bordeaux. — Du Bordeaux, s'écrie Dorville, un vin insignifiant, fort cher, et des bouteilles d'une petitesse..... On voit bien que *vous manquez d'ordre*: vive le vin de Languedoc, au moins on se souvient de l'avoir bu. . . . .

Comme il n'est pas d'usage de contrarier son Amphytrion, nous ne répondons rien. On nous sert des marrons pour dessert; enfin le dîner, auquel Ernest et moi nous n'avions presque pas touché, s'achève..... Nous étions déjà à la porte; Messieurs, nous dit Dorville, « la carte est de 30 francs; si je compte bien, c'est » 10 francs par tête, la somme est un peu forte pour un homme » *qui a de l'ordre*, mais comme cela n'arrive pas tous les jours, » je m'expédie, faites-en autant. »



Le coup étoit imprévu, mais si plaisant qu'Ernest et moi nous primes gaiement notre parti, en nous promettant bien cependant de faire un meilleur dîner le lendemain, et sur-tout de ne plus céder aux *invitations* que pourroit nous faire notre ami Dorville, l'homme d'ordre par excellence.

ALEXANDRE G\*\*\*.

Monsieur le Rédacteur,

Je suis bien aise de vous dire que j'étois fort jeune lorsqu'on me mit en pension. Mon maître avoit servi dans les Gardes-Françaises, et je dois convenir qu'il savoit mieux parler *bat-taille* que latin.

A 60 ans, il lui prit fantaisie de se marier : il s'y détermina par des motifs d'économie. Qu'on ait pris femme par économie, la chose vous paroît difficile à croire ; rien de plus vrai cependant pour mon maître. Il épousa la fille de son perruquier. Sitôt après la nocé il réforma le beau-père. Sa clière moitié devint à la fois son coëffeur et son barbier.

Jamais je n'ai vu d'homme si bien rasé, si bien coëffé. Quelle femme précieuse !

Je regrettois, pauvre enfant, de n'avoir point encore de barbe, et de voir mes cheveux flotter sur mes épaules.

Mon père me reprit à la maison. On me donna un précepteur bien noir et qui n'avoit point de femme pour lui faire la barbe. On m'embarrassa la tête de mots hébreux, de racines grecques. J'étudiai l'anglais, l'italien, l'allemand. Je n'appris rien, comme de raison. Les affaires, les aventures, les années se succédèrent. La barbe vint, on m'acheta des rasoirs et je débutai par me couper le menton, les lèvres, les oreilles.

Las de me faire chaque jour quelque estafilade, j'appellai un barbier. Un Flamand accourut et tout en me savonnant la moustache, il me raconta que la veille il avoit aidé le premier chirurgien du quartier à timpaniser un malheureux auteur qui avoit fait une chute épouvantable.

Cette circonstance me dégoûta du *frater*. Je le troquai contre un normand. Celui-ci prenoit du tabac et je remarquai qu'il en saupoudroit à plaisir mes favoris : je le chassai. Parut un Gascon, libertine engeance, il me faisoit des contes à dormir debout. Fatigué de son babil, je le renvoyai, je lui donnai son compte, il n'en revenoit le lendemain que plus alerte. Je me serois déterminé peut-être à le garder si ses mains n'avoient pas constamment senti la pommade. Pour m'en défaire il a fallu prétexter un voyage et changer de domicile.

Je n'ai pas à trente ans les doigts plus déliés que je ne les avois à seize : j'ai beau faire, j'oublie toujours la moitié de ma barbe, et quand dans un cercle honnête où l'on joue de petits jeux, on m'ordonne, pour retirer quelque gage, d'aller embrasser ma voisine, je l'écorche.

Il me faut un barbier ; mais je suis las des garçons raseurs : je veux un barbier féminin, c'est ce qui fait que je m'adresse à vous, Monsieur le Rédacteur. J'ai l'espérance que parmi vos abonnées il s'en

trouver  
mon m

Soy  
que v  
tôt un  
quinze  
absolu

Que  
Avo  
vous s  
n'ai q  
fraîche  
pour  
et poin  
l'hyme

Vou  
point  
petit r  
bon,  
riche  
vice ;  
sins,  
dormi  
que s  
rendit

A s  
multit  
se do  
comm  
mener  
mari  
beauc  
ce pa  
et mo  
table  
adien  
c'est q  
et mo  
parde  
ils le  
le ler

Me  
assez  
mon  
est vr  
rien  
auroi



trouvera quelqu'une d'aussi complaisante que l'étoit la femme de mon maître d'école. Qu'elle se montre et je l'épouse.

HECTOR DE BARBE RUDE.

*Quatre fois veuve à trente ans.*

Soyez le bien venu, mon cher cousin ! vous arrivez aussitôt que votre lettre, j'en suis ravie. — Pouvois-je embrasser trop tôt une cousine qui m'est chère et que je n'ai pas vue depuis quinze ans. — Justine ! le déjeuner ; qu'ensuite, ma porte soit absolument défendue, et qu'on nous laisse seuls.

Quel motif vous amène à Paris ! voyons. — Je vous le dirai. Avouez-moi d'abord s'il est vrai, comme on me l'a écrit, que vous songez à vous marier de nouveau. — Pourquoi pas ? je n'ai que trente ans, et qui plus est. . . . — J'entends, je vois ; fraîche, jolie, piquante, l'âge des conquêtes n'est point passé pour vous ; mais vous avez déjà eu. . . . — Oui, quatre époux, et point de mari ; aucun qui m'ait fait goûter les douceurs de l'hyménée.

Vous savez que nous avons été élevés ensemble. — Je n'ai point oublié que nous nous aimions beaucoup, que j'étois votre petit mari et vous ma petite femme. — Mais pour l'être tout de bon, il eût fallu de la fortune. Votre père, cher cousin, étoit riche ; le mien ne l'étoit pas. Le vôtre vous fit entrer au service ; le mien me conduisit à la campagne, où l'un de ses voisins, riche et vieux, acheta de tout son bien, le bonheur de dormir avec moi, sur le même oreiller : je fus moins sa femme que sa garde malade ; et avant la fin de l'année, sa mort me rendit héritière de tout ce qu'il possédoit.

A seize ans, veuve et riche, je fus bien vite entourée d'une multitude d'étourneaux. Mon père ne me laissa pas le choix. Il se donna pour gendre un gentillâtre chasseur et gourmand comme lui. — Pauvre cousine ! quelle triste vie vous avez dû mener ! seule, isolée dans un antique manoir, tandis que le mari court les bois ! — Cette vie plaisoit à mon père, c'étoit beaucoup pour moi. — Mais il y manquoit quelque chose, n'est-ce pas ? — Oui, cousin ; il faut au moins la nuit être deux ; et mon époux fatigué d'avoir couru le lièvre, ne sortoit de table, que pour aller d'un pas chancelant se jeter, sans dire adieu à l'amour, dans les bras de Morphée. Si Diane fut chaste, c'est qu'elle n'eut pour amant qu'un chasseur. Un soir mon père et mon époux rapportèrent des champignons d'un beau blanc pardessus, d'une rose tendre pardessous ; ils les avoient cueillis, ils les garantissoient, ils les dévorèrent ; je n'en goûtai pas ; le lendemain l'un et l'autre n'étoient plus.

Me voilà donc à vingt ans, maîtresse de mes actions et d'une assez belle fortune. Je vins à Paris. J'y avois vu autrefois chez mon père, un jeune d'Irigny bien né et fort aimable. — Cela est vrai ; je l'ai connu ; il étoit gros joueur. — Je n'en savois rien pour mon malheur ; il devint mon époux ; et ma ruine auroit bientôt suivi la sienne, si je n'eusse opposé à ses sollici-



tations la plus opiniâtre résistance. Il bouda , gronda , me maltraita même. Je finis par m'en séparer , en lui assurant sur mes revenus une assez forte pension. Il n'en jouit pas longtems ; le malheureux succomba dans un duel occasionné par une querelle de jeu.

Devenue libre une troisième fois , j'essayai des agrémens trop vantés du veuvage. Ses plaisirs qui consistent en général à vivre dans le tourbillon et toujours hors de soi , me ramenèrent au nœud conjugal. St.-Briex me rendit des soins. Eblouie de ses brillantes qualités , je ne vis pas ses défauts. Vous savez si bien dissimuler , vous autres hommes. — Ah ! cousine , les femmes ne sont pas en reste avec nous ; mais poursuivez.

— Je fus prise dans ses filets. Le premier mois , comme dit le poëte persan , fut la lune de miel , le second celle de l'absinthe. Jaloux à la rage , mon époux me tourmenta à l'excès. Ma femme de chambre fut renvoyée , et une vieille duègne mise à sa place. Ses gens furent mes espions , mes amis consignés à la porte de l'hôtel , mes lettres presque toujours ouvertes..... Enfin , las de mes plaintes et de mes pleurs , il m'emmena lui-même à la campagne de sa sœur , dont il fit ma geolière , et il venoit fréquemment déjeuner ou dîner avec nous. Un jour qu'il s'étoit mis en route dès l'aurore , il trouva sur son chemin un piqueur à qui il demanda si j'étois levée. Madame , répondit-il , est partie depuis une demi-heure avec un jeune Monsieur qui conduit le cabriolet ; ils sont allés voir la tour de Montlhéry. Le fait étoit vrai. Ma belle-sœur qui s'habilloit quelquefois en homme , m'avoit proposé de faire cette course avant le déjeuner. Voilà mon jaloux qui part de toute la vitesse de son cheval ; et dès qu'il nous aperçoit debout sur les décombres de ce monument célèbre dans nos vieilles chroniques , il pique des deux , saute les haies , franchit les petits murs , et vient se fracasser la tête sur des amas de pierres où son cheval s'abatit.

Telle est , mon cher cousin , l'histoire de M<sup>me</sup>. de St.-Briex , qui a eu quatre époux , et cherche encore un bon mari. — Je le serai , mon aimable cousine , si vous le voulez ; aussi bien venois-je à Paris pour y prendre une femme. — Ce sera moi , je le veux bien. Vous fûtes mes premières amours , vous serez les dernières.

\*\*\*

#### MODES.

Il y a maintenant peu de chapeaux sans fleurs : les fleurs sont comme inséparables des coëffures en cheveux ; elles se posent sur le sommet même de l'une et de l'autre coëffure. Le blanc est la couleur dominante ; le rose vient ensuite , puis le vert ; le jaune ne s'emploie guère que comme garniture.

Au bas de quelques redingotes courtes , au dessous des rouleaux , on met une frange large de deux doigts.

ayuntamiento de Madrid

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1294.